

# AFTERSHAVE

Igor Futterer

*Écrit en résidence au collège G. Lavalley de Saint-Lô – 2018*

*SAM*

*ARTHUR*

*LE COLONEL*

*THEO*

*« Ce qui vient au monde pour ne rien troubler, ne mérite ni égards ni patience. »*

*René CHAR*

## COME BACK

*Un homme assis à une table, il tient son visage dans ses mains. Une bougie allumée.*

**SAM :** Désolé d'apprendre que vous êtes sans nouvelles. Je vous écris pourtant régulièrement. Ici tout va bien. Baisers Sam. *(un temps)* Un grand merci pour vos lettres. Ravi d'avoir des nouvelles de George. J'espère que nous passerons une bonne soirée ensemble. J'ai déjà envoyé deux chemises à Ger & Braun, par l'intermédiaire d'un ami qui venait à Paris, j'espère qu'elles sont bien arrivées ? Jusqu'à maintenant, je n'ai acheté aucun vêtement proprement dit, tout est question de tickets. Ne vous donnez pas la peine d'envoyer de l'argent pour le moment, je vous préviendrai. Affectueusement Sam. *(un temps)* J'ai acheté un nouveau Yeats. Tom semble heureux. La dernière fois il cherchait des toilettes convenables pour mettre son smoking, pour faire son discours sur Swift à l'University Collège. Je pense qu'il fait le genre de travail qu'il aime pour le genre de gens qu'il aime. J'ai été occupé à faire le ménage dans mon livre, que j'espère envoyer à Routledge cette semaine ou la semaine suivante. Toujours à vous, Sam. *(un temps)* Je vis bien ici et je suppose que je prends ce qu'on appelle du poids. Je crois que l'on peut obtenir du whisky à prix modéré. Mais tous les prix me paraissent modérés, alors qu'auparavant je les trouvais tous, immodérés. Et pourtant ma pension n'a pas augmenté. Mon livre Watt a été rejeté par Roudledge. Mister Ragg & Read étaient d'accord pour le trouver extravagant et inintelligible et en étaient tout à fait désolés pour l'auteur de Murphy. J'ai oublié le nom des agents qui t'ont succédé et je ne sais pas s'ils existent encore. Si tu connais un agent, jeune de préférence, ayant la même moitié de ténacité que tu as déployée pour t'occuper de Murphy, je serai heureux de connaître son nom.

**ARTHUR :** Sam stop, and come to bed ! *(un temps)* Sam !

**SAM :** I'm coming, i'm coming ! *(un temps)* Merci pour la lettre et le chèque. Je suis enfin en France en tant que, tenez-vous bien, interprète-magasinier à l'hôpital de la Croix-Rouge irlandaise en Normandie. On installe un hôpital à Saint-Lô. C'est le seul moyen pour moi de retourner en France, en étant sûr que je pourrai conserver mon appartement. Il est impossible de faire sortir des livres sterling d'Irlande vers la France pour d'autres raisons que strictement commerciales. Étant à nouveau esclave, je ne fais aucun plan.

**ARTHUR :** Sam !

**SAM :** Yes ! *(un temps)* Et le plus drôle, c'est qu'avec Arthur nous partageons tout, y compris le même lit. Affectueusement Sam.

*Sam souffle la bougie, se lève et range la chaise. Il est nu, se dirige vers le fond et disparaît.*

## UK100

*Le colonel face à un auditoire imaginaire. Il sort un papier de sa poche le déplie et commence à en lire le contenu.*

**COLONEL** : Nous sommes venus apporter un peu de réconfort et de soulagement à cette ville si terriblement éprouvée par la guerre, avec l'espoir d'aider la population de Saint-Lô. Nous espérons, nous sommes même sûrs, que cet hôpital créera un lien de sympathie entre la France et l'Irlande et aussi provisoire et modeste qu'il soit, il montrera aux habitants de Saint-Lô que les Irlandais d'aujourd'hui, n'ont pas oublié l'accueil fait aux Irlandais d'autrefois. *(un temps)* Alors qu'en pensez-vous ?

*Arthur et Sam sortent de l'ombre.*

**ARTHUR** : Court, simple, efficace... Juste...

**COLONEL** : Juste ?

**ARTHUR** : Oui juste, vrai, authentique, réaliste... juste.

**COLONEL** : Juste... *(un temps)* Et vous, le perpétuel silence ?

**SAM** : Just.

**COLONEL** : Ne vous foutez pas de moi !

**SAM** : Je ne fais que traduire.

**ARTHUR** : Sam !

**COLONEL** : Je n'ai pas besoin de vous Darley.

**ARTHUR** : Yes sir !

**COLONEL** : Que vous soyez éminent spécialiste en pneumologie, tuberculose et tubards en tout genre, ne vous autorise pas à me souffler dans les bronches.

**ARTHUR** : So yes sir !

**COLONEL** : Alors ?

**ARTHUR** : So what sir ?

**COLONEL** : Qu'en pensez-vous, vous l'homme de lettres ?

**SAM** : C'est de circonstance.

**COLONEL** : Voilà ! La voilà ! L'autre facette de votre caractère. Quand ce n'est pas le mutisme systématique, c'est l'absence totale d'opinion, de prise de position, de jugement.

**SAM** : A l'image de notre cher pays, monsieur, et de sa tout aussi franche et respectable neutralité, dans le conflit qui vient de se terminer.

**COLONEL** : Je ne l'oublie pas. Du reste nous sommes ici. Ce qui prouve bien que nous avons choisi notre camp.

**SAM** : Après coup, et du côté des vainqueurs.

**COLONEL** : Ces considérations politiques ne nous appartiennent pas et nous dépassent.

**SAM** : Il ne s'agit que du constat d'un fait historique.

**COLONEL** : Et vous avez le sentiment d'être un héros, pour avoir désobéi au principe de votre pays ?

**SAM** : Non, j'ai simplement obéi à ma conscience lorsqu'elle me l'a intimé. Comment je l'ai fait, ce n'est pas moi qui en ai décidé, je ne suis pas juge de mes aptitudes.

**ARTHUR** : Bon dieu ! Mais de quoi parlez-vous ?

**COLONEL** : De son passé récent. Si le cœur lui en dit, il vous racontera cela autour d'une bouteille de whisky. J'ai eu accès à votre fiche et je connais vos états de service. D'une certaine manière, vous êtes parmi nous pour les mêmes raisons. Rigoureux, méthodique, polyglotte à l'oral et à l'écrit. Et je m'en tiendrai à cela. Faites juste votre travail et tout se passera bien. Et maintenant dites-moi franchement entre nous... Qu'en pensez-vous ?

**SAM** : De circonstance.

**COLONEL** : Vous avez vu Darley ! Vous avez vu, vous êtes témoin, il n'en démord pas. Une authentique caboche d'Irlandais, yeux méthylène et face de pierre. Pas de doutes, c'est bien un natif de Foxrock.

**ARTHUR** : On est du même coin.

**COLONEL** : Eh bien on peut dire que vous êtes né sous une bonne étoile. Le seul et unique village de toute l'Irlande sans un seul, même minuscule, pub. Et regardez ici. Pas un bar, pas un café, pas même une buvette. Juste ! Juste de la boue, de la pluie glacée, des fantômes souffroteux et des ruines. Vous êtes vraiment vernis.

**SAM** : Rien de mieux pour endiguer le mal du pays, non ?

**ARTHUR** : Pluie, murs noircis à la fumée d'usine, rues vides. Il a raison, on se dirait un peu à la maison. Sam m'a dit que ce soir nous intégrons une des premières baraques.

**COLONEL** : Oui enfin. Ils ont enfin livré la première tranche.

**ARTHUR** : Les délais sont dépassés de beaucoup ?

**COLONEL** : Si l'hôpital ouvre pour Noël, ce sera un miracle. Non pas que l'ouvrier travaille mal, mais ils ne sont pas organisés et surtout mal dirigés. Regardez-nous, quand l'on dit le quinze du mois le matériel roulant sera sur le quai de Dieppe. Le quinze, contre vents et marées, il est sur le quai. Pas le quatorze ni le seize, le quinze. A ce propos, nous serons huit dans la baraque, il y a cinq membres de l'équipe que vous allez devoir chercher à

Cherbourg.

**SAM** : De mieux en mieux, d'abord trois, maintenant huit.

**COLONEL** : Oui mais attention en lit individuel. Évidemment, ce n'est pas un UK100, la maison préfabriquée, merveille du génie anglais. Cependant il y a le luxe du provisoire, chauffage et électricité.

**SAM** : Cela change tout, quelle aubaine !

**COLONEL** : De fait, on stockera à partir de demain l'ensemble du matériel médical, dans la remise de la cuisine. Des questions ?

**ARTHUR** : Et pour le logement individuel ? Cela fait tout de même deux mois que l'on piétine...

**COLONEL** : Si cela n'avance pas plus vite, vous ferez comme les Allemands, vous irez chez l'habitant.

**SAM** : Dans une ville rasée, quel paradoxe.

**COLONEL** : Sur les dix pour cent qu'il reste, et les villages alentour, nous trouverons bien huit braves gens.

**ARTHUR** : En parlant de bienveillance. Savez-vous quand nous recevrons la prochaine livraison de pénicilline ?

**COLONEL** : Le stock est déjà épuisé ?

**ARTHUR** : Non mais j'anticipe. Vu que l'ensemble de nos actes médicaux sont délivrés gratuitement, l'info commence à se faire savoir. J'ai de plus en plus de monde aux consultations, avec cette phrase unique en début d'entretien, on m'a dit que...

**COLONEL** : Je sais, je sais... L'hygiène est catastrophique, Saint-Lô au bûcher, Saint-Lô chef lieu des épidémies, Saint-Lô, la principauté des rats, je sais. Et je prends note de l'augmentation de vos consultations.

**SAM** : Dommage que les joueurs de flûte soient partis.

**COLONEL** : Très drôle, vraiment.

**ARTHUR** : Alors qu'est-ce que vous comptez faire pour que cela aille plus vite ?

**COLONEL** : Botter le cul des Français ! Je vous ai eu, hein ! Nous sommes un hôpital provisoire, nous devons donc conduire l'ensemble de nos actions selon cet état de fait. Ce qui signifie également que personne n'est indispensable. Merci Arthur vous pouvez disposer !

**ARTHUR** : Mon colonel ! (*il sort*)

**SAM** : Vous avez encore besoin de moi ?

**COLONEL** : Vous savez, je n'ai pas lu que votre fiche.

**SAM** : Vous devez être bien fatigué, alors.

**COLONEL** : Les échecs ne sont pas ma tasse de thé certes, mais... Mais pourquoi un asile psychiatrique ?

**SAM** : Pourquoi pas...

**COLONEL** : Bon, cela se lit bien, c'est plaisant, j'ai même ri. Seulement, j'ai refait l'ensemble des coups de la partie de Murphy. Rien, mais alors vraiment rien ne tient. Même si les coups respectent les règles, rien, ils ne correspondent à aucune logique.

**SAM** : Vous avez donc là, votre réponse pour le décor.

**COLONEL** : Mais pour les échecs alors ! Comment peut-on publier des choses inexactes. C'est insensé !

**SAM** : Les éditeurs anglais ne sont pas des gens sérieux, c'est bien connu.

**COLONEL** : Vous pouvez disposer.

**SAM** : Pour ce qui est des échecs, mon colonel. Vous devriez essayer le whisky.

*Il sort.*

## CAFE DES RUINES

*Théo entre avec deux casiers à bouteilles, il les pose et commence à les garnir. Sam entre et s'approche de Théo.*

**SAM** : Je peux vous aider ?

**THEO** : Aïe !

**SAM** : Hi ! Je peux vous aider ?

**THEO** : Vous faites erreur, je sais les apparences sont trompeuses mais je ne suis pas un pillard !

**SAM** : Je n'ai rien dit.

**THEO** : Vous portez un uniforme !

**SAM** : Non, non, je ne suis pas un militaire, juste auteur.

**THEO** : Reporter !

**SAM** : Non écrivain !

**THEO** : Ah ! Écrivain ! Écrivain, comme Marcel Aymé ?

**SAM** : Par exemple.

**THEO** : Alors monsieur l'écrivain, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

**SAM** : Savez-vous où je pourrais trouver une bouteille de cidre ?

**THEO** : Vous parlez rudement bien français ! Vous êtes Anglais ?

**SAM** : Au contraire ! Alors ce cidre ?

**THEO** : Eh bien monsieur l'écrivain vous tombez bien. On peut dire que vous avez une chance de... Que vous êtes verni. (*il prend une bouteille du casier*) Regardez-moi ça, cuvée 44, mise en bouteille juste avant le grand chambardement. Une survivante aux bombes des ricains, et à la razzia des boches. Même si, faut bien reconnaître qu'ils ont jamais été très portés sur la pomme. Le raisin et le houblon oui, mais la pomme, non. Vous, vous seriez plutôt du genre malt, non ?

**SAM** : Jameson !

**THEO** : Irlandais !

**SAM** : Dublin.

**THEO** : Ah Dublin.

**SAM** : Vous connaissez ?

**THEO** : Non, mais je speak un petit peu. Avant, avant le blitz, j'ai fait quelques virées à London avec des amis. Irlandais, ben alors vous faites partie de la bande de l'hôpital, c'est ça !

**SAM** : Exactement.

**THEO** : Et vous êtes combien au juste ?

**SAM** : Une petite quinzaine, sans compter les Allemands.

**THEO** : Ah ! Vous aussi, vous avez votre lot de travailleurs libres. Ça on peut dire ce que l'on veut, mais question arbeit, y'a pas plus assidus. Et qu'est-ce qu'ils vous font ?

**SAM** : La cuisine et l'entretien.

**THEO** : Kartoffel et nettoyage, deux de leurs spécialités. Tenez là voilà votre bouteille de champagne normand, c'est un franc cinquante l'unité. Et si vous le souhaitez, elle a des sœurettes. Pensez-y !

**SAM** : J'y songerai.

**THEO** : Vous ferez bien, car sans vous faire la réclame. Vous êtes ici, monsieur l'écrivain dans le seul café rescapé, du bombardement US, de la razzia boche et du pillage indigène ! J'ai nommé le seul, l'unique, l'incontournable, et le maintenant légendaire, café des ruines. Le seul établissement à ciel ouvert, sans portes ni fenêtres, authentiquement ouvert au tout venant. Mais attention, la maison de monsieur et madame Théo, ne reculant plus devant aucun sacrifice, vous y trouverez pour votre plus grand confort, tables d'époque, chaises bistrot, vins fins et cognac. Mais également venant des confins, comestibles et cigarettes ! Alors cher futur client, qu'en dites-vous ?

**SAM** : Cela mérite réflexion.

**THEO** : Ah, je vois que le chaland n'est pas encore totalement convaincu. Alors monsieur l'écrivain, suivez-moi et ouvrez bien vos mirettes ! Voici la fantaisie ultime, le nec plus ultra de la capitale des catastrophes, un véritable Steinway & Sons, et qui plus est, parfaitement accordé.

**SAM** : Vous permettez ?

**THEO** : Monsieur est connaisseur.

*Sam joue : It's a Long Way to Tipperary.*

**SAM** : But my heart's right there.

**THEO** : Oui, votre cœur est bien là avec nous. Regardez, même les rats se mettent à danser, c'est un signe.

**SAM** : Tenez, voilà pour votre peine. *(il lui tend de la monnaie)*

**THEO** : Rempochez votre argent. Aujourd'hui, c'est jour de fête, le café des ruines offre sa première tournée irlandaise. La générosité, monsieur l'écrivain, c'est pas une question de moyens, c'est juste une question d'envies.

**SAM** : Merci.

**THEO** : Oh malheureux ! Pas de merci ! C'est nous qui vous remercions d'être là. Et puis je vous flanque mon billet que vous allez revenir et avec toute votre équipe en plus, et vous savez pourquoi monsieur l'écrivain, vous savez pourquoi ?

**SAM** : Non.

**THEO** : Parce que tout finit par arriver !

*Ils trinquent.*

## WRITING - PART I

*Sam est assis à la table. La tête dans les mains. Il se redresse. Il se sert un verre de whisky.*

**SAM :** Mon cher Tom. Les bâtiments de l'hôpital sont loin d'être prêts, et il n'est pas vraiment question de les faire fonctionner avant la mi-novembre. Si nous arrivons jamais à les faire fonctionner. Nous avons été très mal informés par la Croix-Rouge française et l'ensemble est décevant. Ce qui complique encore les choses, ce sont toutes sortes d'obscures tensions entre le groupe de médecins locaux et les gens de la Croix-Rouge à Paris. Nous avons l'impression que les locaux aimeraient avoir l'équipement, mais ne veulent pas de nous, attitude très raisonnable, et que la Croix-Rouge française, pour des raisons peu claires, tient à ce qu'il y ait un personnel irlandais. Nous espérons improviser bientôt une pharmacie, un laboratoire et une clinique pour les maladies vénériennes. Il faut faire tout nous-mêmes, la Croix-Rouge française nous a laissé tomber. Saint-Lô est un grand tas de gravats. La capitale des ruines comme il l'appelle en France. Des deux mille six cents bâtiments, deux mille ont été rayés de la carte, quatre cents très endommagés et deux cents seulement très légèrement. Tout est arrivé dans la nuit du cinq au six juin. Il pleut à verse depuis quelques jours, et l'endroit est une mer de boue. A quoi cela ressemblera en hiver, il est difficile de l'imaginer. L'apathie qui règne dans la ville ne m'irrite pas comme elle irrite mes camarades. Elle exacerbe l'exaspération anglo-saxonne classique à l'égard des français. C'est une musique dont je suis fatigué. A part les gens du château, pleins de pensées pour le pauvre héros de Verdun qui a été trompé, le verdict semble universellement optimiste. On lit dans la presse que Laval a reçu une balle à deux millimètres du cœur. Je croyais que l'on avait arrêté Déat, mais il semble que non. Je n'ai eu le temps de voir personne à Paris. Il y avait des chambres pour nous au Ritz. J'ai logé chez moi bien sûr. J'ai dû pas mal piloter dans Paris, Alan et le colonel. Suzanne va très bien, elle a réussi à dénicher de nouvelles leçons de piano et j'aurais beaucoup donné pour rester tranquille au numéro six. Peu de chances de retrouver l'appartement avant la fin de mon contrat, c'est à dire vers Noël. Je pense que je me retirerai alors, avec ou sans argent. Robert Desnos est mort comme Pèron, en rentrant de déportation. Merci encore pour ton télégramme. Ton plaisir fait plus que me récompenser du mal que l'article m'a donné. Je joins une fiche de paiement. Elle est signée dans la case "reçu" et tu peux l'encaisser au bureau. Partage une bouteille avec mon ombre. A propos le ministre m'a assuré à Paris que tout citoyen irlandais ici pouvait faire venir de l'argent d'Irlande en France en dehors de la zone sterling, jusqu'à l'équivalent de cinquante livres sterling par mois pour une personne seule. La banque d'Irlande m'a dit exactement le contraire. Qui croire ! Bonne chance maintenant mon cher Tom. Ne les laisse pas te déprimer. Le Louvre est à nouveau ouvert. Je ne sais pas avec quels tableaux ? Chez les écrivains et les peintres, c'est toujours la même bande depuis la libération. Affectueuses amitiés, Sam. PS. Garde peut-être pour toi ce que je t'ai dit sur l'hôpital. Je ne pense pas que le colonel leur ait dit grand-chose.

*Sam pose son stylo. Il se sert un verre et boit une gorgée, puis entreprend la relecture de la lettre. Il effectue quelques corrections, puis satisfait pose la lettre et éteint la lumière.*

## HANGING

*Arthur et Sam jouent au ping-pong avec des poêles à frire en guise de raquettes. Arthur marque le point.*

**ARTHUR** : Yes ! Trente, quinze !

*Sam relance le jeu. Échange de balles. Sam marque le point.*

**SAM** : Trente, trente. Égalité !

*Arthur relance le jeu. Échange de balles. Arthur marque le point.*

**ARTHUR** : Yes ! Quarante, trente !

*Sam relance le jeu. Échange de balles. Arthur marque le point.*

**ARTHUR** : Et match !

**SAM** : Stupid guy !

*Théo entre et s'avance.*

**ARTHUR** : Tu veux ta revanche ?

**SAM** : J'ai besoin de fortifiants. *(il se sert un verre)*

**THÉO** : Belle fin de partie.

**ARTHUR** : N'est-ce pas... Mais ce n'est pas de ma faute, car j'ai une raquette de première ! *(il tend la poêle à frire à Théo qui s'en empare et l'examine)*

**THÉO** : Manche en bakélite, aluminium certifié, deutsch qualité ! En effet imbattable. *(il rend la poêle à frire à Arthur)*

**SAM** : Et moi si j'ai perdu, c'est parce que les balles sont anglaises. Que nous vaut le plaisir ?

**THÉO** : Les affaires my friends, les affaires. Vous même messieurs, vous avez certainement des choses qui m'intéressent.

**SAM** : Une bouteille de Jameson et six de Guinness.

**THÉO** : Mes clients vont devenir les plus Irlandais des Normands. Tenez, moi aussi j'ai rempli ma part. *(il lui tend un paquet)*

**ARTHUR** : Qu'est-ce que c'est ! Du marché noir !

**THÉO** : Non docteur, vert ! Du marché vert ! Douze œufs, un saucisson sec, une motte de beurre et un camembert, du marché vert.

**SAM** : C'est pour Suzanne. A Paris tout est hors de prix. La libération a rempli les têtes mais pas les ventres. C'est à nouveau, l'imagination au service de l'estomac.

**THÉO** : Elle a de la chance de vous avoir.

**SAM** : Il faudrait lui poser la question. Mais à deux, tout est toujours plus facile.

**THÉO** : Je constate que vous avez passé la matinée à déballer et à ranger.

**ARTHUR** : Comme tous les jours depuis trois mois. Sam a fait deux allers-retours sur Cherbourg aujourd'hui, dont un pour l'ambulance.

**THÉO** : Ah oui ! Je l'ai croisée dans la cour, belle mécanique. Anglaise ?

**SAM** : Américaine.

**THÉO** : Of course my friends. Of course ! Lucky Strike, Mars, Dodge. Le monde maintenant c'est l'Amérique.

**SAM** : Tant qu'il y aura des Américains.

**ARTHUR** : Crois-moi, maintenant, ils ne sont pas prêts de disparaître.

**SAM** : Personne n'est irremplaçable.

**ARTHUR** : Que veux-tu dire à la fin ?

**SAM** : Un simple fait historique. Ils sont forts et farouches aujourd'hui ! Demain ils seront totalement apeurés et impuissants, c'est cyclique.

**ARTHUR** : Les Américains impuissants, tu délires, herr doktor ! Enfin une chose est sûre, tout va de plus en plus vite. Hier on volait avec des avions en papier, aujourd'hui on pilote des fusées. Hier on regardait *Le voyage dans la Lune* au cinéma, demain on marchera sur la lune à la télévision.

**THÉO** : C'est vrai ce que vous dites. J'ai déjà vu un petit écran, c'est étourdissant. L'homme est plein d'avenir.

**SAM** : Un aveugle sur le sentier du progrès.

**THEO** : C'est beau ce que vous dites monsieur l'écrivain, ça fait réfléchir.

**ARTHUR** : C'est son truc ça... Son côté professeur sans en avoir l'air.

**THÉO** : L'instruction c'est toujours important. En parlant d'Américains, vous êtes au courant pour demain ?

**ARTHUR** : On a beau être cousins, ils ne disent pas tout.

**THÉO** : Eh bien, il y aura une exécution en place publique.

**ARTHUR** : Une exécution, mais pour quel motif ?

**THÉO** : Un viol commis par un GI, sur une jeune fille au sortir d'un bal.

**SAM** : Assurément, parce que trop noir.

**THÉO** : En effet, il s'agit bien d'un indigène.

**SAM** : Alors cela se fera à la mode cow-boys, avec lasso et sac de chanvre.

**THÉO** : Oui, c'est bien une pendaison, demain à dix heures place de l'ancienne mairie. Va y avoir foule.

**ARTHUR** : Et la fille, elle est morte ?

**THÉO** : Non.

**ARTHUR** : Eh bien alors, pourquoi la corde ?

**SAM** : Le pouvoir noir est une insulte à la virginité blanche.

**ARTHUR** : Arrête de parler par métaphore, elle a été violée certes, mais elle n'est pas morte. C'est donc juste ignoble, inacceptable parce que totalement disproportionné...

**SAM** : Que veux-tu faire ?

**ARTHUR** : Je sais pas moi. En parler au colonel, voir l'officier « ricain », appeler l'état-major, Eisenhower, Truman...

**SAM** : Autant appeler Dieu tout de suite.

**ARTHUR** : Alors pourquoi ! Pourquoi on ne pendrait pas illico, nos cinq boches sur le seul arbre encore debout de la ville, pour l'exemple, pour notre plaisir ! Jusqu'à ce qu'ils en tombent tout pourris, rongés de culpabilité des milliers de gentils boys qu'ils ont abattus sur les plages l'année dernière. Y'a plein de boches qui ont fait bien pire et qui sont encore sur pied.

**SAM** : Parce que l'on a pas assez de bons blancs pour la reconstruction, et qu'il y a déjà trop de noirs de toutes les couleurs pour l'émancipation des peuples.

**ARTHUR** : Tu te rends compte de ce que tu dis. Les jeunes du monde libre se sont battus pour que rien ne change ?

**SAM** : Non, ils ont exécuté les ordres. Ils ont mis à mort la bête immonde, que l'avarice de leurs pères a forgée il y a vingt ans.

**ARTHUR** : Tu transformes le monde en un grand manège, en mettant à bas l'idéal de millions de gens. C'est donc ça la finalité, la marche à suivre, rien bouger.

**SAM** : Le monde est une boutique d'art ménager, où l'idéal est un article publicitaire.

**ARTHUR** : Quelle affiche ! Alors en attendant l'illusion du changement, qu'est-ce que l'on fait ?

**THÉO** : Un ping-pong !

**ARTHUR** : Very funny! Humour typiquement anglais ! Bravo !

**SAM** : Laisse le tranquille, il n'y est pour rien.

**ARTHUR** : Publicitaire ! Pour toi, on change juste d'enclos. Pas plus de jugeote, qu'un mouton. Toujours pour le moins pire, plutôt que la mort.

**SAM** : Ici comme partout, ne te trompe pas. Tout le monde croyait que le salut de ce pays, c'était Pétain, le héros de Verdun. Avant que le rapport de force ne s'inverse.

**ARTHUR** : C'est vrai ce qu'il dit ?

**THÉO** : Il faut bien avouer que...

**ARTHUR** : Tu es pour de Gaulle ?

**THÉO** : Bien sûr quelle question !

**ARTHUR** : Depuis le début ?

**SAM** : Arthur !

**ARTHUR** : Réponds !

**THÉO** : Oui bien sûr.

**ARTHUR** : Tu peux le prouver ?

**SAM** : Arthur !

**THÉO** : Je vais vous laisser. (*il sort*)

**ARTHUR** : Bloody Hell ! Sam ! Bloody hell ! Il s'agit de la mort d'un homme. D'une exécution partielle, d'un crime raciste...

**SAM** : Tu ne connais pas le dossier.

**ARTHUR** : Et toi tu te défiles !

**SAM** : Je t'avoue juste mon impuissance.

**ARTHUR** : Mais après tout ce qui s'est passé. Comment peut-on encore maintenir ce spectacle écœurant.

**SAM** : Certes c'est le pays des droits de l'homme, mais les femmes ne votent que depuis l'année dernière, alors que chez nous cela fait déjà vingt-trois ans. Et puis, de Gaulle, tout libérateur qu'il est, n'est qu'un conservateur de plus, gardien des traditions de la société bien pensante, et de la continuité de la bonne société. Et vu...

**ARTHUR** : La politique ne m'intéresse pas.

**SAM** : Tu as tort et puis laisse moi finir mes phrases.

**ARTHUR** : Yes herr doktor.

**SAM** : Et vu ce qui s'est passé à Sétif...

**ARTHUR** : Sétif ?

**SAM** : Une ville d'Algérie, département français. Faut pas compter sur lui pour l'émancipation des peuples. Deux mille Arabes tués lors d'une manifestation pacifique, le jour même de la capitulation nazie, au nom du maintien de l'ordre et de l'empire. Deux fois Oradour ! Femmes, enfants, vieillards. Avec la même froide efficacité que les SS. Mais la France est un pays millénaire de cent millions d'habitants, assis à la table des grandes puissances. Elle ne saurait donc tolérer aujourd'hui, un quelconque démembrement, au nom d'une ridicule identité. Alors pour l'abolition de la peine de mort, n'y pense même pas.

**ARTHUR** : On pourrait juste s'abstenir de jouer la scène à guichet fermé.

**SAM** : Là aussi, c'est trop tôt. Trop culturellement ancré.

**ARTHUR** : Donc, on attend...

**SAM** : On attend.

**ARTHUR** : Quoi ?

**SAM** : Tu te répètes.

**ARTHUR** : Et toi tu m'emmerdes herr doktor ! *(il va pour sortir)*

**SAM** : Arthur !

**ARTHUR** : S'il faut donner un grand coup de pied au cul du monde pour qu'il avance d'un petit pas ! J'm'en charge ! Tu peux compter sur moi, monsieur l'écrivain ! *(il sort vivement)*

**SAM** : Arthur ! Arrête ! Ne fais pas n'importe quoi ! Arthur !

*Sam se précipite à la suite d'Arthur.*

## UTOPIA

*Le téléphone sonne. Le colonel vêtu d'une blouse de médecin, entre et décroche le combiné.*

**COLONEL :** *(un temps)* Oui Margaret passez le moi. *(un temps)* Oui mon général. *(un temps)* Je suis... *(un temps)* Je suis... *(un temps)* Oui... Je suis d'accord mais... *(un temps)* Je comprends... Ce sera fait et croyez bien que, au revoir mon général.

*Le colonel médite un temps le combiné à la main puis le repose sur sa base. Un temps. Il sort une cigarette de son étui et commence à la tasser sur le couvercle. Un temps. Il décroche le combiné.*

Margaret, passez-moi Elizabeth merci. *(un temps)* Elizabeth bonjour, Arthur est avec vous ? Bien, il en a pour longtemps ? Bien, alors dites-lui de venir me voir dès qu'il aura fini, vous voulez bien, merci.

*Le colonel raccroche le combiné et recommence à tasser sa cigarette. Un temps. Il décroche le combiné.*

Margaret passez-moi Paris merci. *(un temps)* Allo, allo ! William ! Oui la ligne n'est pas très bonne. Oui dites-moi, j'ai un problème... Oui un de plus, je sais mais celui-ci est de taille, je vous assure. Le général vient de m'appeler et je pense qu'il serait bon que l'on se voit. Oui le cas est complexe et par téléphone ce n'est l'idéal, et je préfère que le ministre... Je n'ai pas compris vous pouvez répéter... Tout à fait on fait comme cela. A mardi.

*Le colonel raccroche le combiné. Il sort un stylo et un carnet de sa poche et prend note. Il range son carnet et porte sa cigarette à la bouche.*

**ARTHUR :** Colonel !

*Arthur s'avance, il est en tenue de chirurgien, et porte le calot. Le colonel remet sa cigarette dans son étui.*

**COLONEL :** Entrez Arthur et asseyez-vous. *(le colonel s'assoit, Arthur reste debout)*

**ARTHUR :** Je croyais que vous aviez arrêté de fumer. Si votre femme savait cela.

**COLONEL :** Asseyez-vous.

**ARTHUR :** Je vous écoute.

**COLONEL :** Arthur n'inversez pas les rôles ! C'est moi qui vous écoute ! Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire !

**ARTHUR :** Je...

**COLONEL :** Attention Arthur ! Attention ! Prenez bien soin de votre prochain mot d'esprit!

*Un temps*

**ARTHUR :** Je n'aurais pas cru que cela puisse prendre de telles proportions.

**COLONEL :** Je n'en doute pas une seconde.

**ARTHUR** : Vous voulez ma démission ?

**COLONEL** : Ce n'est pas ce que je vous demande.

**ARTHUR** : Des aveux !

**COLONEL** : Vous êtes bien trop orgueilleux pour cela ! Dites-moi simplement ce qui s'est passé.

*Un temps.*

**ARTHUR** : Il était tard et j'avais bu, plus que d'habitude, on avait fêté le départ de Mathilda. Quand cette fille s'est présentée, elle ne portait qu'une robe détrempée. Elle m'a dit que son père était à l'article de la mort et qu'il lui fallait immédiatement notre médicament miracle pour s'en sortir.

**COLONEL** : Et ni une ni deux, vous êtes allé récupérer la clé de la pharmacie dans mon bureau.

**ARTHUR** : Le vieux en question faisait en effet une septicémie, je lui ai donc fait une injection.

**COLONEL** : Et vous êtes resté coucher avec la fille.

**ARTHUR** : Oui.

**COLONEL** : Et vous vous êtes levé du lit le matin avec la gueule de bois mais sans la fille, elle était partie.

**ARTHUR** : Oui.

**COLONEL** : Et le vieux aussi, disparu.

**ARTHUR** : Oui.

**COLONEL** : Enfin quand je dis vieux, il n'était pas aussi vieux que cela, n'est-ce-pas ?

**ARTHUR** : Oui.

**COLONEL** : Même plutôt nos âges, non ! Oui je sais vous étiez saoul. Mais pas suffisamment pour ne pas faire la piqûre correctement, puisque le vieux s'en est sorti.

**ARTHUR** : Comment vous savez cela.

**COLONEL** : Vous connaissez cet homme ?

*Il lui montre une photo.*

**ARTHUR** : Non, enfin si, c'est...

**COLONEL** : L'homme que vous avez sauvé, l'oberscharführer Walter Kemp.

**ARTHUR** : Un nazi.

**COLONEL** : Un criminel de guerre recherché.

**ARTHUR** : Mais...

**COLONEL** : Vous n'avez aucun souvenir de cet homme, ou de la fille.

**ARTHUR** : Non...

**COLONEL** : Même vague. Quelque chose qui vous aurez marqué, interpellé, un détail quelconque ?

**ARTHUR** : Non... Putain de merde ! J'ai sauvé la vie d'un nazi.

**COLONEL** : En tous cas vous lui avez prolongé l'existence.

**ARTHUR** : Mais ils vont le rattraper. Il ne peut pas être loin.

**COLONEL** : Rien n'est moins sûr. Visiblement il bénéficie d'un bon réseau local.

**ARTHUR** : Oui mais dans son état, il aura à nouveau besoin de soins.

**COLONEL** : C'est certain. A moins qu'il ne réussisse à s'embarquer pour l'Amérique du Sud rapidement.

**ARTHUR** : C'est pas vrai, j'y crois pas. Cinq ans à traiter des cas ordinaires, dans l'accalmie la plus totale. Je m'engage ici pour aller au devant de l'orage, il y a une urgence ! Je sauve la vie d'un putain de nazi.

**COLONEL** : Tout n'est pas encore perdu. Et puis pour un procès équitable, il est préférable d'avoir un coupable en bonne santé.

**ARTHUR** : J'ai pas été foutu de sauver la vie d'un innocent et j'ai sauvé la vie d'un criminel !

**COLONEL** : Arthur s'il vous plait ne revenez pas là-dessus. J'ai déjà eu assez de mal à vous sortir de ce guépier.

**ARTHUR** : J'ai agi en mon nom propre.

**COLONEL** : Vous êtes sous mes ordres, tout civil que vous êtes. C'est dans votre contrat. Il ne nous appartient pas de savoir si cet homme était innocent ou coupable, c'est une juridiction américaine et aujourd'hui elle fait loi, point. Tout comme l'on a pas à insulter un officier dans l'exercice de ses fonctions. "Honte à l'Amérique !", "Truman égale Hitler", "GI égale SS", non mais vous vous rendez compte de ce que vous dites ! On est en Europe ici, et qui plus est en France. Et dans ce beau pays de camembert et de calva, il n'y a pas un plouc du coin qui sache ce qui se passe aux States. Alors je vous en supplie Arthur, arrêtez vos singeries.

**ARTHUR** : Immédiatement.

**COLONEL** : S'il vous plait. Et je vous garde à déjeuner. Car sinon Arthur, vous ne ferez pas de vieux os ici.

**ARTHUR** : Je vous rassure colonel, je n'ai pas l'intention de mourir pour Saint-Lô.

*Arthur sort.*

## ECHEC & RESISTANCE

*Sam et Arthur sont assis face à face. Au milieu de la table un jeu d'échec. Arthur prend une pièce, la soulève, hésite à la poser, puis se décide.*

**SAM** : Well done !

**ARTHUR** : En français, s'il te plaît ! Comment veux-tu que je m'améliore.

**SAM** : Bien joué.

**ARTHUR** : menteur.

**SAM** : *(qui joue rapidement)* Ça dépend pour qui.

**ARTHUR** : Tu veux me faire le même coup que la dernière fois !

**SAM** : Je t'assure que non. *(il sort une bouteille de dessous la table)*

**ARTHUR** : Jameson !

**SAM** : *(il sort des verres et les remplit)* Direct du pays via Cherbourg. Y'en a trois caisses, avec les compliments de la direction. Elles faisaient partie de la livraison que je suis allé chercher ce matin. Il y a également la caisse de masques individuels que tu attendais pour tes tuberculeux.

*Ils trinquent.*

**ARTHUR** : Quatre années d'abstinence, cela a dû être dur, comment as-tu fait ?

**SAM** : Calva et cognac.

**ARTHUR** : *(il joue)* Jamais goûté. En tout cas, il t'en a fallu du courage.

**SAM** : Même si l'on conserve ses origines, l'on s'y fait vite, je te rassure. *(il joue)*

**ARTHUR** : Tout de même, ce n'est pas sans danger.

**SAM** : Tu te fais l'écho des propagandistes US, maintenant ?

**ARTHUR** : Oh non, mais sincèrement je t'admire. Car moi, je pense pas que j'aurais pu.

**SAM** : Arthur, de quoi parles-tu ?

**ARTHUR** : De ce que le colonel a dit.

**SAM** : Mais encore.

**ARTHUR** : Tu étais dans la résistance.

**SAM** : T'emballe pas. Traduire en anglais, taper à la machine et porter le courrier, voilà mon héroïsme, un simple travail de secrétaire.

**ARTHUR** : Tu minimises, tu minimises toujours. Tu as été décoré en mars dernier de la médaille de la Résistance et de la Croix de Guerre. Ce qui n'est pas banal pour un étranger.

**SAM** : Que t'a raconté le colonel ?

**ARTHUR** : Tu avais la Gestapo sur les talons.

**SAM** : C'est à toi de jouer.

**ARTHUR** : Tu leur a échappé de justesse et tu t'es caché avec Suzanne dans le maquis. Et là-bas en pleine campagne, tu as fais le coup de feu.

**SAM** : Tu vois tu sais tout. Et franchement, y'a pas de quoi en faire un foin.

**ARTHUR** : Ton travail de scribouillard a tout de même permis au service secret de Sa Majesté de couler un cuirassé.

**SAM** : De poche, un cuirassé de poche. Et puis juste endommagé pas coulé.

**ARTHUR** : N'empêche, ce n'est pas rien.

**SAM** : Joue.

**ARTHUR** : *(il joue machinalement)* Voilà.

**SAM** : Oui, voilà ! Maintenant, tu fais n'importe quoi.

**ARTHUR** : Et quand tu parcourais Paris avec ta serviette sous le bras, t'avais pas l'impression qu'elle était transparente ?

**SAM** : Et quand tu visites tous les matins tes tuberculeux, t'as pas le sentiment d'accomplir ton devoir ?

**ARTHUR** : Mais toi...

**SAM** : Eh bien moi c'est pareil, ni plus, ni moins. Aussi résistant qu'une patate crue. Ehec !

**ARTHUR** : Ehec ?

**SAM** : Par le fou.

**ARTHUR** : Y'a toujours une sortie... Y'a toujours une sortie... *(il joue)* Voilà. *(un temps)* On

vous a trahis?

**SAM** : Le colonel ne t'a pas tout raconté. Ou tu n'as pas tout entendu...

**ARTHUR** : Un peu des deux.

**SAM** : Dommage, t'as raté le meilleur.

**ARTHUR** : Raconte.

**SAM** : Tout le piment, l'essence, le sel, la force comique de cette histoire banale, l'engagement d'un homme ordinaire au service d'une action qu'il juge nécessaire.

**ARTHUR** : Alors !

**SAM** : Echec.

**ARTHUR** : Sam !

**SAM** : Joue, tu ne vas pas me croire.

**ARTHUR** : *(il joue)* J'écoute.

**SAM** : Un curé défroqué et grand fornicateur devant l'Adolf !

**ARTHUR** : Non.

**SAM** : Comme je te le dis. Chaste vicaire à l'office matinal d'une paroisse de la région parisienne, et satyre sans vergogne le soir, d'un luxueux appartement parisien. Et entre les deux, indicateur zélé de la Gestapo. Double vie, double travail, double salaire et même double maîtresse. Tu vois, tu ne me crois pas. Il touchait même des bonus le Judas, à chaque tête fournie sur pied. Vingt-cinq mille francs par mois, sans les primes et le traitement du Vatican, de quoi vivre comme un nabab, quand le premier vaillant secrétaire venu, touche péniblement mille francs. *(il joue)* A chaque jour suffit sa peine. Echec.

**ARTHUR** : C'est fou. *(il joue)* Et il est...

**SAM** : Au fort de Montrouge à Paris, dans l'attente de la justice des hommes.

**ARTHUR** : Vingt-cinq mille !

**SAM** : Environ mille deux cents livres.

**ARTHUR** : Dieu du ciel.

**SAM** : *(il joue)* L'enfer est meilleur payeur ! Echec.

**ARTHUR** : Et après...

**SAM** : Après quoi ?

**ARTHUR** : Avec les maquisards, tu as tiré.

**SAM** : Pistolet et fusil. Je suis même un expert du lancer de grenade, comme indiqué sur ma carte de FFI.

**ARTHUR** : Tu n'as quand même pas...

**SAM** : Ah enfin, la voilà la question fatidique. Tout le temps où j'étais en faction en première ligne, il ne s'est rien passé. Le jour où le groupe a donné l'assaut, j'étais de garde au dépôt. Et quand on m'a renvoyé en avant-garde, les Américains déboulaient déjà sur la nationale cent.

**ARTHUR** : Pas un coup de feu.

**SAM** : J'ai eu cette chance.

**ARTHUR** : Et si...

**SAM** : Personne n'a la réponse à cette question, tu le sais bien, toi y compris.

**ARTHUR** : *(il joue)* Echec ! *(Sam est dubitatif)* Le cavalier.

**SAM** : Ben merde alors ! *(il sort la bouteille et sert)* T'es un sacré roublard Arthur.

*Le noir se fait subitement.*

**ARTHUR** : Eh merde ! Une coupure !

**SAM** : Encore un coup de la ligue antialcoolique !

**ARTHUR** : Salopards d'intégristes.

## WRITING - PART II

*Sam assis à la table prend son stylo.*

**SAM :** Cher Sunny. Heureux d'avoir de si bonnes nouvelles de toi. Je reconnais qu'un doctorat français serait plus intéressant. Mais sur aucun des sujets que tu mentionnes. Tu pourrais peut-être en faire un cours sur Sartre, si cette philosophie n'est pas trop pour toi. Inutile que tu mentionnes autre chose que cet aspect de son œuvre. Ses liens avec l'Allemagne seraient tout à fait dans tes cordes. Husserl, avec *Das Schloss* ou *Der Progress*. Kierkegaard commence aussi à être à la mode. Je serais très heureux de t'aider et pourrais te présenter à Sartre et à son groupe. Malheureusement je ne peux pas te loger dans ma mansarde. Tu auras du mal à vivre avec quatre mille cinq cents francs par mois. Mais comme ta bourse est en livres sterling, cette somme sera probablement doublée dans peu de temps, et alors tu pourras t'en sortir sans difficulté. Je pense que je pourrais aussi te trouver des leçons particulières, pour quatre vingt ou cent francs de l'heure. Si tu n'as pas lu de Sartre et ne peux en trouver à Dublin, préviens-moi et je te ferai envoyer de Paris tout ce que j'ai. Je n'ai absolument plus rien à Londres. J'ai abandonné *Watt*, mon dernier roman à un agent inconnu en passant par Londres en août dernier, et maintenant on me dit que Nicholson & Watson sont tentés par une publication. L'espoir est affaire de mots. J'étais à Paris il y a environ une semaine et j'ai entendu pour la première fois *Les tableaux d'une exposition* de Moussorgski. Cela a écrasé le reste du programme, y compris le troisième concerto de Prokofiev. La vie à Paris est vraiment impossible, à part pour les millionnaires. J'espère pourtant que l'on pourra bientôt s'y retrouver. Je partirai d'ici la fin de l'année, quoi qu'il arrive, que je reçoive de l'argent d'Irlande ou non, et je rentrerai à Paris. Ou est-ce que je vais être enfermé comme dans une bouteille dans une Europe en guerre pendant encore cinq ou dix ans. ? Je dois dire que ça m'est un peu égal où je suis embouteillé, du moment que je suis en bouteille. Fais mes amitiés à Nancy et George. Comme tu le dis c'est une grande chance pour toi. Cordialement Sam. PS. Peux-tu remercier Con de son mot et lui dire que je vais écrire.

*Sam pose son stylo et éteint la lampe.*

## **RUNNING**

*Sam s'avance du fond de scène.*

**ARTHUR** : Attends Sam ! Attends ! J'en peux plus ! Sam ! Putain ! Arrête-toi !

*Sam ralentit le pas et s'immobilise. Arthur et Théo arrivent péniblement à sa hauteur en provenance du fond de scène.*

**ARTHUR** : Arrête-toi ! On fait une pause, on en peut plus.

**SAM** : Encore !

**ARTHUR** : Arrête de déconner ! C'est la première !

**SAM** : Déjà !

**ARTHUR** : T'es complètement taré, ça fait des heures qu'on te suit dans la nuit à marche forcée. On doit pas être loin de Marseille maintenant.

**SAM** : *(Qui regarde Théo)* Qu'en penses-tu ?

**THEO** : On a fait le plus gros. On vient de passer La Luzerne.

**SAM** : Il nous reste combien à faire ?

**ARTHUR** : Je m'en fous, on fait une pause. J'en peux plus.

**SAM** : C'est trop tôt, on va casser l'élan.

**ARTHUR** : Ton éternelle obstination, nous tuera tous.

**SAM** : Combien ?

**THEO** : Environ trois bornes, peut-être même moins.

**SAM** : Tu entends, encore deux kilomètres et c'est dans la poche.

**ARTHUR** : A t'entendre tout est toujours à portée de main.

**SAM** : C'est de ma faute si cette putain d'ambulance nous a lâchés !

**ARTHUR** : Non, mais ce sera la tienne si on crève sur la route.

**SAM** : Pas de chantage. Je ne vous ai jamais demandé de me suivre.

**ARTHUR** : De nuit, avec une lampe de poche et une bouteille de whisky dans les pattes. Je ne vois pas qui a pu avoir, this stupid idea !

**THEO** : Et encore. On a de la chance, il ne pleut pas. Cigarette ?

**SAM** : Ah non ! Surtout pas !

**ARTHUR** : Et pourquoi pas !

**SAM** : Ok ! Vous voulez rester ici ! Pas de problème !

**THEO** : Relax ! On fait juste une pause. Juste le temps d'en griller une.

**SAM** : Si vous commencez à camper, vous ne vous relèverez pas.

**THEO** : Juste cinq minutes, le temps de reprendre son souffle.

**SAM** : Avec un clope. Vous manquez pas d'air !

**ARTHUR** : Quelle idée d'aller à ce bal. Quelle idée, oh my God.

**SAM** : Comme celle de prendre l'ambulance.

**ARTHUR** : T'avais qu'à prendre la voiture du boss.

**SAM** : Le colonel garde constamment les clés sur lui, au bout d'une petite chaîne attachée à l'un des passants de son pantalon.

**THEO** : Ça me rappelle, cet officier ricain, vous avez vu. Toute la soirée les mains dans les poches à mâcher du chewing-gum.

**ARTHUR** : Drôle d'attitude pour une gueule d'ange.

**THEO** : J'y pensais pas, mais c'est vrai que c'est louche de passer toute la soirée les mains dans les poches, dans ce genre d'endroit.

**SAM** : Ce n'est pas les filles qui s'en plaindraient.

**ARTHUR** : Justement, c'est pour ça que c'est louche. Est-ce que c'était vraiment un ricain.

**SAM** : Un espion nazi déguisé en boy dans un dancing british célébrant la libération de la France. Tu nages en plein délire.

**ARTHUR** : Ce n'est pas moi l'écrivain.

**SAM** : Je sais que le roman d'espionnage est en vogue, mais ce n'est pas mon genre !

**ARTHUR** : C'est vrai toi c'est le psychologique. N'est pas Ulysse qui veut.

**THEO** : Ulysse ?

**SAM** : Le roman de James Joyce.

**THEO** : Ah oui ! Le grand auteur irlandais à succès.

**ARTHUR** : Voilà qui est dit. Cela ne s'invente pas.

**SAM** : C'est un ami.

**ARTHUR** : De l'amitié que les élèves ont pour leur maître.

**SAM** : Où veux-tu en venir ?

**ARTHUR** : Nulle part.

**SAM** : Subitement Théo t'intimide !

**ARTHUR** : Non.

**SAM** : Alors vas-y ! Crache !

**ARTHUR** : Tu n'es pas un auteur, juste le suiveur de ton maître.

**SAM** : Et comment arrives-tu à une telle conclusion ?

**ARTHUR** : De l'évidence qui tient en deux mots. No sales ! Pas de ventes.

**SAM** : C'est parce que le public ne m'a pas encore trouvé.

**ARTHUR** : Toujours l'élégance de la formule, pour se cacher de la réalité.

**THEO** : Si je puis me permettre une comparaison, messieurs. Eh bien, dans le vin c'est pareil, il y a de très bons crus, excellents même. Mais que personne ne connaît.

**ARTHUR** : Elle est pas mal celle là. L'auteur mis en bouteille au château de Saint-Lô, étiqueté appellation d'origine. Que réponds-tu à cela monsieur le millésimé ?

**SAM** : Qu'avec un bon commercial et un grand renfort de publicité, le tour est joué.

**ARTHUR** : Ton éditeur ne fait pas son job, c'est ça l'explication.

**SAM** : J'en connais des meilleurs.

**ARTHUR** : Le hic, c'est que ceux-là ne veulent pas de toi.

**THEO** : Malheureusement dans cette affaire là, comme...

**ARTHUR** : Comme dans le vin !

**THEO** : Exactement. Eh bien, les goûts et les couleurs ça se discute pas.

**ARTHUR** : Comme c'est drôle, parce qu'en plus d'être éditeur, si j'étais éditeur. Il faudrait que j'ai la foi ! Que je sois convaincu de ton génie !

**SAM** : Parfaitement monsieur. L'ignorance est un fond de commerce périmé. La pause est terminée.

**ARTHUR** : Pourquoi tu t'obstines ?

**SAM** : Je te l'ai déjà dit. Si on se repose trop longtemps, on ne repartira plus.

**ARTHUR** : Non, je veux parler de la littérature.

**SAM** : C'est pareil, je m'obstine pas, j'avance.

**ARTHUR** : En attendant que cela bouge. Très bien, j'ai compris, j'ai compris. Mais bouger vers quoi ? Qu'est-ce que tu recherches ? La reconnaissance, la gloire, l'argent !

**SAM** : Je ne peux pas croire que... Je ne peux pas être le détenteur d'une réelle disposition, confirmée par des comités émérites, des professionnels avertis, des personnalités réputées, et ne pas...

**ARTHUR** : Eh bien tu l'as ta reconnaissance, que veux-tu de plus ?

**SAM** : Ne pas avoir la nécessité d'être ici.

**ARTHUR** : Et si tout cela n'était qu'une illusion.

**THEO** : C'est vrai ce qu'il dit. Tout le monde vous apprécie et vous considère. Et vu vos connaissances et votre caractère méticuleux vous feriez un parfait notaire.

**SAM** : Et là, c'est quoi ! La voix de la sagesse qui me corne dans les oreilles.

**ARTHUR** : La vérité ne sort-elle pas de la bouche des innocents. Monsieur le notaire.

**THEO** : Je ne vous ai pas vexé au moins.

**SAM** : Non, non. Tu dis cela parce que tu n'as pas eu la carrière de violoniste que tu souhaitais. Voilà tout.

**THEO** : Ah, c'est pour cela que vous jouez si bien.

**ARTHUR** : Dieu lui rende grâce, mon cher père m'a sauvé d'un grand malheur. Paix à son âme.

**SAM** : Et Dieu soit loué ! Fatalement, il est devenu aussi bon médecin que violoniste.

**ARTHUR** : Blasphémateur ! On devrait te pendre au premier arbre venu pour ton injure aux volontés divines. Tiens à cet arbre là, le seul encore debout sur cette sinistre route.

**SAM** : Désolé. Crois bien que je me serais pendu moi-même, si j'avais eu une cravate ou une corde sur moi.

**THEO** : Vous avez vu !

**ARTHUR** : Quoi ! Que peut-il encore nous arriver, un loup, le chien des Baskerville, une division SS !

**THEO** : Non, un chapeau.

**ARTHUR** : Un chapeau ! C'est le bouquet.

**THEO** : Un melon.

**ARTHUR** : Un chapeau melon ! Encore mieux ! La city ici, au beau milieu de nulle part, c'est surréaliste. Pourquoi se torturer le cerveau à trouver des idées, quand il suffit de prendre un carnet et de noter ce qui se passe autour de soi.

**THEO** : *(qui ramasse le chapeau et le détaille)* Quelqu'un aura dû s'asseoir pour se reposer et l'oublier en repartant.

*Un temps.*

**ARTHUR** : Et si cela ne marche pas, qu'est-ce que tu vas faire ?

**SAM** : J'irai me faire pendre ailleurs.

**ARTHUR** : Toi et ton humour. Ça ne te gêne pas, de tirer le diable par la queue constamment, c'est bien ça l'expression.

**SAM** : Oui c'est bien celle-là.

**ARTHUR** : Tu ne réponds pas.

**SAM** : Que veux-tu que je te réponde ?

**ARTHUR** : Et Suzanne, qu'est-ce qu'elle en pense ?

**SAM** : Cela la préoccupe tout autant, et elle fait l'impossible pour que cela marche.   Donc,

tu vois on est deux. Plus mon intime conviction et la petite rente de mon père, on devient quatre. Ce qui est toujours mieux que d'être tout seul. Tu es content, l'interrogatoire s'est bien passé. On peut y aller, la pause est finie.

**ARTHUR** : T'es un vrai comédien. Tu devrais faire du théâtre.

**SAM** : Du théâtre quelle idée.

**THEO** : J'ai un ami comédien au théâtre de Caen, il se dit Shakespearien, mais c'est pas glorieux.

**ARTHUR** : Tu en as déjà écrit ?

**SAM** : Des poèmes, mais pas de théâtre. Il y a bien trop de pieds pour deux pauvres mains.

**ARTHUR** : Et pourtant, tu devrais, tu as le sens de la réplique.

**SAM** : Le théâtre... Je ne pourrai pas me reprocher de ne pas avoir essayé, non vraiment. Mais à chaque fois que j'ai voulu désertier la littérature, c'est elle qui m'a interpellé par le col et ramené illico-presto dans son antre. Par une bourse, une publication, ou une commande... Dès que j'en sonnais le glas, elle m'envoyait un signe. C'est comme cela depuis quinze ans, à chaque fois cela relance la machine, mais à chaque fois, ce plein de carburant providentiel, ne permettait pas d'atteindre la station suivante. C'est la progression dans l'immobilisme. Alors ouvrir maintenant la porte du théâtre, c'est comme sauter en parachute du troisième étage. Tout réside dans l'art de la chute.

**ARTHUR** : Ouais, imagine un théâtre où le sens ne serait pas érigé en système et où l'émotion serait l'essence de toute phrase.

**SAM** : La scène comme planche de salut, tu nages en plein délire.

**ARTHUR** : Et surtout, surtout, bourré d'humour irlandais...

**THEO** : Ah ça faut reconnaître que c'est un don du ciel, dont vous n'êtes pas dépourvu.

**SAM** : Arrêtez de m'endormir. J'ai compris votre petit manège. La pause est finie on repart. (*Arthur retire sa chaussure*) Qu'est-ce que tu fais !

**ARTHUR** : Inutile de poser la question monsieur l'écrivain. Encore une posture théâtrale. Tu le vois aussi bien que moi, ce que je fais. Je retire mon godillot, c'est bien cela ? Pour soulager mon pied qui me fait tant souffrir ! Pauvre pied.

**SAM** : Tu abandonnes ?

**ARTHUR** : Non ! Jamais je ne pourrais trahir les implorations de ma voûte plantaire. (*qui enlève péniblement sa deuxième chaussure*) Argh ! Saloperie ! Je t'ai eu !

**SAM** : Tu ne peux pas.

**ARTHUR** : Si tu savais quel bonheur. (*qui se dégourdit les pieds*) Je crois que si.

**SAM** : Qu'est-ce que tu fais Théo ! Et puis retire ce chapeau, c'est ridicule.

**THEO** : En mon âme et conscience, je crois que je vais moi aussi écouter mes pieds. (*qui*

*commence à se déchausser) Ah, quel plaisir! Quel plaisir mon dieu.*

**ARTHUR** : Ils chantent tes louanges, n'est-ce-pas !

**SAM** : Théo s'il te plait !

**THEO** : Mieux, ils sont aux anges !

**ARTHUR** : Alors, rendons grâce à la divine providence qui nous a insufflé la bonne idée de nous arrêter et de rester là, contre vents et marées en attendant le jour, coûte que coûte.

**SAM** : Eh bien moi messieurs les prédicateurs, je peux vous assurer de deux choses. Je n'abandonnerai pas les trois kilomètres restants aux ampoules hérétiques. Et qui plus est, vous faibles pêcheurs, je peux vous assurer d'une chose, vous ne l'emporterez pas au Paradis !

*Il sort.*

**ARTHUR & THEO** : On est ravis.

## **AFTERSHAVE**

*Sam est assis à la table. Une lampe de chevet est allumée.*

**SAM** : Septembre, 121 pauses de 15 minutes, 8 séances de 3 heures, soit 54 heures et 25 minutes, soit un total de 195 900 secondes de silence. Octobre, 169 pauses de 20 minutes, 12 séances de 3 heures, soit 92 heures et 33 minutes, soit un total de 333 180 secondes de silence. Novembre, 153 pauses de 20 minutes, 10 séances de 3 heures, soit 81 heures, soit un total de 291 600 secondes de silence. Décembre, 10 pauses de 15 minutes, 15 séances de 2 heures, soit 32 heures et 50 minutes, soit un total de 118 200 secondes. *(un temps)*  
Peut mieux faire...

**COLONEL** : Beckett !

**SAM** : Colonel !

**COLONEL** : Je dois monter à Paris immédiatement.

**SAM** : Je vais chercher la voiture.

*Sam se lève, prend sa chaise et la place au centre du plateau et s'y installe. Sur un écran fond de scène, le colonel prend place à l'arrière de la voiture. A défaut de projection, le colonel se tient debout derrière Beckett.*

**COLONEL** : Il y a le plein ?

**SAM** : Oui colonel.

**COLONEL** : Alors faites vite s'il vous plaît.

**SAM** : Oui colonel.

*Un temps.*

**COLONEL** : Vous avez déjeuné ce matin ?

**SAM** : Non colonel.

**COLONEL** : Trêve de colonel. Vous voulez que l'on s'arrête en route ?

**SAM** : Inutile. Je mangerai sur Paris.

**COLONEL** : Ah Paris. La bouffe, c'est ça ?

**SAM** : Oui.

**COLONEL** : Le café de la Paix, le grand Colbert, Chartier... Vous avez vos adresses.

**SAM** : Tout le monde a les siennes.

**COLONEL** : Cela fait combien de temps que vous mangez votre pain noir ?

**SAM** : Duquel parlez-vous ?

**COLONEL** : Depuis combien de temps avez-vous quitté Paris ?

**SAM** : Trois ans.

**COLONEL** : Déjà.

**SAM** : Tout dépend du point de vue.

**COLONEL** : Ce qui veut dire.

**SAM** : Que je le trouve aussi long qu'Hans, notre cuisto antinazi.

**COLONEL** : Qu'il se réjouisse, pour lui aussi, la roue va tourner.

**SAM** : Sauf qu'il est de la banlieue-Est de Berlin. Et comme il le dit très justement, les Berlinois sont délivrés de la peste brune, par la peste rouge.

**COLONEL** : Eh bien, qu'il se rassure. Staline est assurément le dernier des salauds, mais il est également très loin d'être fou. Il n'a pas la bombe atomique, donc il ne fera rien. Hans a juste besoin d'être un peu plus patient et tout reviendra dans l'ordre.

**SAM** : Toutefois, certains Américains qui reviennent d'un séjour à Berlin, disent qu'ils se sont battus contre le mauvais ennemi.

**COLONEL** : Dieu nous préserve, nous Irlandais et neutres.

**SAM** : Pourtant la rumeur d'une nouvelle guerre avec les Russes (*qui regarde le colonel*) se ré...

**COLONEL** : ATTENTION ! Regardez devant bon sang !

**SAM** : Une poule. Je ne l'avais pas vue.

**COLONEL** : Forcément. Vous vouliez bouffer plus tôt, c'est ça !

**SAM** : Une poule au pot, le plat préféré des français.

**COLONEL** : Vous avez beaucoup d'humour.

**SAM** : Je ne sais pas, je déteste m'écouter. (*Un temps*) Un Français, qui m'a dit que les Russes pratiquaient le viol en série à Berlin. Un Américain m'a chuchoté que chez les Anglais, ça violait à tour de bras, et un Anglais m'a raconté que les Français faisaient des orgies de viols. Pour la femme allemande aussi, le temps est long.

**COLONEL** : A chacun son pain noir. Et s'il faut de l'énergie pour être triste, celle du désespoir suffit.

**SAM** : Alors pas de rédemption pour la femme allemande ?

**COLONEL** : Pas de rédemption pour tous les pêcheurs.

**SAM** : La femme allemande n'est pas plus coupable qu'une autre.

**COLONEL** : Si l'on doit préparer une nouvelle Allemagne, elle le sera.

**SAM** : Une Allemagne faite de remord et de culpabilité.

**COLONEL** : Non, une Allemagne autocritique, capable d'affronter son passé, pour mieux préparer son avenir.

**SAM** : Et après ?

**COLONEL** : Comment ça et après ! Laissez faire le tribunal de Nuremberg et on verra.

**SAM** : Et on verra, le crime contre l'humanité, s'ériger comme arme absolue contre la guerre ?

**COLONEL** : Parfaitement.

**SAM** : Multilatéralement !

**COLONEL** : Absolument !

**SAM** : Impossible ! L'homme aux manettes, même nouveau, ne peut pas changer comme cela d'un coup de baguette, même magique.

**COLONEL** : Comparer l'horreur nazie à un coup de baguette magique, vous y allez tout de même un peu fort.

**SAM** : Broutille, face à l'illusion persistante et bienveillante du "plus jamais ça". J'y ai goûté en son temps. Moi aussi je n'y ai pas cru, moi aussi je me suis bercé du déni, et j'en suis revenu. L'homme équilibré n'est pas mauvais, il a juste peur de franchir le pas au moment du choix. Et au nom de cette peur, il abandonne son âme aux déséquilibrés.

**COLONEL** : Alors point de salut dans l'immédiat.

**SAM** : Tout à fait, dans l'immédiat, et en attendant le prochain trauma. C'est pourquoi la femme allemande n'est pas coupable, tout comme la française, la japonaise, ou l'italienne. Si l'on veut interdire la guerre, il faut interdire la propriété.

**COLONEL** : Vaste programme.

**SAM** : Juste une question de temps.

**COLONEL** : Et nous ne le verrons pas ?

**SAM** : Assurément.

**COLONEL** : Mais cependant vous êtes convaincu que l'on y arrivera.

**SAM** : Je veux croire que l'homme équilibré saura trouver les mots pour convaincre la multitude, avant celui de la fin. Pas vous ? Vous n'avez pas foi en l'homme ?

**COLONEL** : J'ai foi en notre Seigneur.

**SAM** : Cela n'augure rien de bon.

**COLONEL** : Vous avez été baptisé, n'est-ce pas, comme tout bon Irlandais.

**SAM** : Malheureusement.

**COLONEL** : Alors dites-moi, ce qui vous a fait perdre la vôtre ?

**SAM** : Une banale histoire.

**COLONEL** : Nous avons toute la route pour cela.

**SAM** : Eh bien cela a commencé comme ça, par une ambition. Celle de ma grand-mère maternelle, qui voulait faire de moi, comme pour le petit chaperon rouge. Un être tout vêtu de rouge, de la calotte jusqu'à la chaussette, et que l'on appelle plus communément cardinal. C'était son vœu pieu.

**COLONEL** : Et vous lui avez désobéi.

**SAM** : Non, elle est morte avant. Jusqu'au cours élémentaire, j'étais convaincu de son existence et que mon devenir passerait par le sien. J'ai donc intégré, l'équipe des servants de messe du collège.

**COLONEL** : Élané comme vous êtes, vous deviez avoir fière allure.

**SAM** : A la grande joie du curé et de ma grand-mère, à dix ans j'avais atteint le sommet. Je servais la messe du cardinal Mac Pearl dans la cathédrale Saint-Patrick. Mon avenir en habit rouge était tout tracé. Jusqu'au jour où...

**COLONEL** : Je vous écoute.

**SAM** : J'ai été tout entier au contact du mystère.

**COLONEL** : Soyez plus clair.

**SAM** : Je ne l'ai pas vu.

**COLONEL** : Au fait Beckett ! Au fait !

**SAM** : Consubstantiation ! Mais pas transsubstantiation.

**COLONEL** : Qu'est-ce que vous me chantez là !

**SAM** : L'hostie reste du pain, et le Muscadet du vin. J'ai perdu ma naïveté.

**COLONEL** : Où voulez-vous en venir ?

**SAM** : En entrant dans la sacristie au petit jour, j'ai trouvé celle-ci complètement chamboulée par une livraison en retard. Le chauffeur avait eu un problème sur la route et le bedeau était à l'hôpital. C'est donc le curé qui devait réceptionner seul, sa marchandise mensuelle. Un énorme sac en plastique transparent aussi grand que moi pouvant contenir au moins, dix Christ en mille morceaux, et un bon vieux tonneau rempli d'au moins cinquante litres de son sang. Avant de ranger le corps émietté du fils de Dieu dans le buffet, il ouvrit le sac, y plongea sa main, et se saisit d'une vaste poignée qu'il tendit à chacun de nous en guise de petit déjeuner. Avec mes deux camarades, nous nous sommes regardés le temps d'une seconde qui dura une éternité, avec une seule question dans les yeux, pouvions-nous manger Jésus au petit déjeuner ? Puis, il ouvrit le réfrigérateur pour en sortir une bouteille avec un fond de vin blanc, il avait un faible pour le Pinot. Il la déboucha avec les dents, et se servit un verre, qu'il avala d'un cul sec.

**COLONEL** : Mais qu'il ne partagea pas, fruit de votre colère et source de votre renoncement.

**SAM** : Faut dire que chez nous, le matin on était plutôt au café whisky.

**COLONEL** : Encore des traditions qui ont la vie dure.

**SAM** : Faut dire aussi que la question du packaging est d'importance. Le corps eut été dans un carton opaque et le vin d'un rouge vif italien, je serais encore un mouton.

**COLONEL** : Cessez de blasphémer et regarder la route, vous avez bu ?

**SAM** : Non colonel.

*Un temps.*

**COLONEL** : Il fait beau et maintenant, le ciel s'obscurcit, quel pays instable... Pourvu qu'il n'y ait pas de chutes de neige intempestives. Regardez devant vous Beckett ! Vous avez retiré vos lunettes au moins ?

**SAM** : Oui colonel.

**COLONEL** : Quelle campagne étrange. Pas de ligne téléphonique, pas d'asphalte, pas de panneaux indicateurs, personne aux alentours. On a vraiment le sentiment de pouvoir croiser Merlin à chaque rond-point.

**SAM** : C'est la province, comme l'on dit à Paris.

**COLONEL** : Vous qui avez été dans le Sud, c'est pareil ?

**SAM** : Pareil. Les cigales et le pastis en plus.

**COLONEL** : Alors pourquoi rester dans ce pays ?

**SAM** : J'y suis obligé.

**COLONEL** : Votre épouse.

**SAM** : Nous ne sommes pas mariés.

**COLONEL** : Elle est enceinte ?

**SAM** : Vous cherchez du mauvais côté.

**COLONEL** : Vous travaillez pour les services du renseignement français.

**SAM** : Tâche difficile.

**COLONEL** : Alors, agent double !

**SAM** : Non. A Dublin en visitant ma mère, j'ai eu une révélation.

**COLONEL** : Arrêtez de vous foutre de moi.

**SAM** : Mais je suis le plus sérieux du monde. C'est en France que cela doit se passer pour moi.

**COLONEL** : Et de qui tenez-vous cette information ?

**SAM** : Je ne peux pas vous le dire, vous n'allez pas me croire.

**COLONEL** : Dites toujours.

**SAM** : En me promenant sur la plage, au détour d'un rocher je me suis subitement retrouvé nez à nez avec une dune en forme de sein avec en son sommet, un mamelon dans lequel était piquée une ombrelle. J'étais tétanisé !

**COLONEL** : Quel rapport avec la France ?

**SAM** : L'ombrelle.

**COLONEL** : Beckett !

**SAM** : L'ombrelle était celle de la femme du tableau de Jules Breton, la femme à l'ombrelle qui figure en bonne place à la National Gallery, comme le sait tout bon Irlandais qui se respecte.

**COLONEL** : Vous n'êtes pas fatigué de vouloir avoir raison tout le temps ?

**SAM** : Si je le savais, j'en pleurerais. Vous voulez un chewing-gum ?

**COLONEL** : Ça suffit Beckett ! Taisez-vous, taisez-vous ! J'en ai assez entendu, ce que vous dites est absurde, absurde, et bien plus que cela, vous êtes absurde ! Totalemment absurde !

*Un temps.*

**COLONEL** : Vous ne m'aimez guère, n'est-ce pas... Aimer n'est d'ailleurs pas le mot juste, pour un linguiste tel que vous. Apprécier, serait plus approprié, n'est-ce pas... Et cela depuis le début, dès la première poignée de mains serrées, dès le premier regard croisé, la première syllabe prononcée, n'est-ce pas... Vous êtes une forte tête Beckett, je l'ai toujours su. Une bonne tête de roc irlandais avec deux trous bleus au milieu. Impavide, insaisissable et impénétrable. Hermétiquement protégé par sa combinaison de silence. Vous avez tenu votre rôle, j'ai tenu le mien, à l'heure de l'épilogue, nous voilà quittes de notre petite comédie humaine. (*Un temps*) Vous ne dites rien. Vous voilà à nouveau dans votre posture favorite de Sphinx, de Vésuve endormi.

**SAM** : Non colonel, en bon subordonné que je suis, j'obéis.

**COLONEL** : Alors répondez-moi, vous ne m'aimez pas ?

**SAM** : Aimer, n'est pas le mot plus approprié.

**COLONEL** : Well done ! (*un temps*) Votre départ est imminent n'est-ce pas ?

**SAM** : Mon contrat se termine demain, j'ai juste le temps de ramener la voiture à l'hôpital.

**COLONEL** : Et qu'allez vous faire maintenant, mis à part écrire ?

**SAM** : Remonter immédiatement sur Paris et retrouver Suzanne.

**COLONEL** : L'écriture, il n'y a que cela qui compte pour vous.

**SAM** : Et le silence.

**COLONEL** : Bien entendu. Votre imbuvable silence. Eh bien je vous conseille, de ne plus parler, mais d'écrire, et d'y mettre tout le poids de votre silence.

**SAM** : Encore une fois, vous me mettez en bouteille.

**COLONEL** : Pire que cela, je vais vous dire le fond de ma pensée. Ecrivez Beckett ! Ecrivez !

Des phrases, des dialogues ! Ecrivez ! Laissez parler vos silences. Vous êtes comme le Vésuve, tout est en ébullition, prêt à exploser. Seulement pour que cela explose au grand jour avec éclat, épargnez les amateurs de romans de vos descriptions indigestes, car trop riches. Faites des phrases des dialogues, en un mot écrivez du théâtre.

**SAM** : C'est un genre auquel je ne me suis jamais frotté.

**COLONEL** : C'est le genre de la vie avec ses absurdités.

*Un temps.*

**SAM** : Une étincelle entre le néant et le trépas.

**COLONEL** : Exactement.

*Un temps.*

**SAM** : Vous ne connaissez rien à la littérature.

**COLONEL** : Justement !

*Un temps.*

**SAM** : Alors vous êtes plutôt consubstantiation ou plutôt transsubstantiation ?

**COLONEL** : A vrai dire, je suis plutôt fatigué Beckett, vous m'avez épuisé. Alors maintenant laissez-moi dormir, voulez-vous ?

## PARIS

*Sam est assis à la table.*

**SAM :** Paris. Il fait un temps magnifique. Je suis assis plein soleil à la terrasse d'un café où je sirote patiemment muni d'une paille un citron pressé. A la lecture du dernier courrier d'Harry une foule d'images me reviennent. Les bombardements ont rayé Saint-Lô de la carte en une nuit. Des prisonniers allemands continuent, deux ans après la libération, à déblayer les décombres littéralement à la main. Peu importe le nombre d'années qu'il faudra endurer avant que la ville ne commence à ressembler au centre administratif et agricole pimpant et prospère qu'elle était jadis. Le mot "provisoire" n'a plus aucun sens dans notre univers devenu provisoire. L'hôpital continuera à fonctionner bien longtemps après que les Irlandais seront repartis et que leurs noms auront été oubliés. Cependant, il me semble qu'on l'appellera l'hôpital irlandais jusqu'à la fin de son existence en tant qu'hôpital, et que par la suite, lorsque les bâtiments auront été transformés en logements, on les nommera toujours les bâtiments irlandais. Je veux dire aussi, l'éventualité que parmi ceux qui furent à Saint-Lô, quelques-uns reviennent au pays en se rendant compte qu'ils ont reçu au moins autant qu'ils ont donné, qu'ils ont en réalité reçu ce qu'ils n'étaient pas en mesure de donner, la vision, le sens immémorial d'une conception de l'humanité en ruines, et peut-être même auront-ils pu entrevoir les termes dans lesquels il convient de repenser notre condition humaine. Ces hommes là, c'est de France qu'ils reviennent. J'ai intitulé cela "Saint-Lô capitale des ruines", quand peux-tu en espérer la publication ? PS. Encore merci pour le chèque, et prends-toi une bouteille à ma santé.

## NOIR